

Le Monde

Dans son « Premier amour », Alain Françon glisse le spectre de Godot, un homme moderne qui « bande encore »

A La Scala de Paris, le metteur en scène s'empare de la narration d'une pseudo-rencontre amoureuse, allégorie d'un peuple mis à terre par la guerre, dévasté par la barbarie et revenu de ses illusions.

Par [Joëlle Gayot](#)

Publié le 24 mars 2023 à 20h00



Dominique Valadié dans « Premier amour », mise en scène d'Alain Françon et de Dominique Valadié, à La Scala, à Paris, le 21 mars 2023. THOMAS O'BRIEN

On ne souhaite à personne d'aimer comme aime le narrateur de *Premier amour*. A personne d'être aussi mal aimée que l'est la jeune femme dont Samuel Beckett fait la victime d'un homme de passage. Séduite sur un banc public, épousée, mise enceinte, puis, une fois mère, abandonnée par son compagnon, cette prostituée est un accessoire entre les mains de son amant. Le texte, écrit en français en 1945 et publié en 1970 aux Editions de Minuit, ne s'attarde pas sur les sentiments féminins. Il se focalise sur les pensées du narrateur, sa froide rationalité et le désenchantement qui contamine ses mots.

« *Il bande encore, l'homme moderne* », écrit Beckett, avant d'ajouter, quelques lignes plus loin : « *Ce qu'on appelle l'amour, c'est l'exil, avec de temps en temps une carte postale du pays, voilà mon sentiment ce soir.* » Autant dire que, si le désir physique persiste, il ne s'accompagne pas de tendresse et n'est la preuve d'aucun attachement. Ce locuteur inapte à l'empathie n'est pas un homme, mais ce qui reste de l'homme une fois qu'il est devenu cadavre. Le dispositif scénique organisé par le metteur en scène Alain Françon le suggère : aux pieds d'une chaise d'enfant sont disposés un chapeau, une veste, un pantalon et des chaussures élimées. Rien de plus, rien de moins.

Ce sont ces traces inertes – pense-t-on – qui doivent survivre aux corps putréfiés des morts couchés dans leur cercueil. D'ailleurs, l'histoire démarre dans un cimetière, où le narrateur se recueille sur la tombe de son père. Quant à la nouvelle de Beckett, elle se clôt sur une date : 1945. La guerre qui s'achève a laissé la France exsangue. Au-delà du délabrement psychologique d'un héros, *Premier amour* pourrait bien être le portrait d'un peuple à terre, dévasté par la barbarie et revenu de ses illusions.

Dynamique et jouissif

Comme souvent avec Alain Françon, ce qui se passe sur le plateau est un réseau de signes allusifs que le spectateur est libre d'articuler entre eux pour élaborer à sa guise, dans son silence intérieur, sa propre représentation. Le spectacle est un jeu de piste, où l'on traque les indices jusqu'à en étirer les sens vers de subjectives conclusions. Ainsi en va-t-il des vêtements étalés sur le sol, qui finiront pliés sur une valise, comme prêts à repartir vers leur lieu d'origine, autrement dit la seconde salle de La Scala, où se joue, jusqu'au 8 avril, *En attendant Godot* (autre pièce de Beckett mise en scène par Françon). De là à penser que l'invisible Godot, qu'attendent en vain Vladimir et Estragon, est le narrateur de *Premier amour*, il n'y a qu'un pas. Rien n'interdit de le franchir.

Lorsque le théâtre phosphore de la sorte à grands flux d'hypothèses, il devient dynamique et jouissif. Ce n'est pas la présence de Dominique Valadié, interprète de *Premier amour*, qui le démentira. La comédienne incarne le narrateur ne sachant pas aimer. Cheveux gris ramassés en chignon, visage concentré, elle est vêtue de noir. Ni homme ni femme, elle est neutre. Quasiment dégenrée. Son regard s'aventure parfois vers deux prompteurs installés dans le dos des spectateurs. Sa performance est une lecture améliorée. Mais, avec Valadié, tout est toujours densifié, à commencer par l'écoute du public, promis, pour le meilleur, à l'intranquillité.

Complice de longue date de Françon, la comédienne impose une relation électrique. L'intonation sur le voltage, elle règle les intensités du courant. Tour à tour ironique ou complice, glaciale ou souriante, mordante ou évasive, elle organise avec la salle une confrontation en forme de goutte à goutte du présent théâtral.

Si Beckett fait mine de raconter une pseudo-rencontre amoureuse, l'actrice, pour sa part, investit chaque seconde de son rendez-vous public. Elle n'hésite pas à monter en puissance et à hisser le volume lorsque son personnage, enfin animé de sensations vraies, clame son besoin de retrouver la liberté, la « *chaude bruyère* », le « *genêt* », les « *lumières des phares et des bateaux-phares* ». Si tant est que ce personnage soit Godot reclus depuis des décennies dans les pages de *Premier amour*, alors il faut d'urgence aller le visiter. Car il n'est pas complètement mort, l'homme moderne. La preuve : « *Il bande encore.* »

Premier amour, de Samuel Beckett. Mise en scène d'Alain Françon et de Dominique Valadié. La Scala, Paris 10^e. Jusqu'au 19 avril. De 25 € à 30 €.

Journée de dialogue avec Alain Françon, le 11 avril de 9 heures à 18 heures. Entrée libre sur réservation. Lascalaparis.fr

Joëlle Gayot